

Grande-Bretagne : le retour des classes sociales / une société toujours très polarisée

LONDRES - L'obsession britannique pour la classe sociale, que l'on pensait autrefois balayée par la montée en puissance de la méritocratie, semble revenir en force à la faveur des tribulations / difficultés économiques du pays.

Mardi dernier, Rendezvous* se faisait l'écho d'un mouvement de protestation contre les diminutions d'allocations imposées par un gouvernement de « Tory toffs », c'est-à-dire de fils à papa du parti conservateur, présentés comme incapables de comprendre la situation des masses laborieuses. En même temps, la presse populaire de droite dénonce jour après jour cette armée toujours plus nombreuse de bons à rien parasites qui mangent la laine sur le dos des classes moyennes industrielles. Mercredi, on liait même à ce phénomène un fait-divers sordide : l'assassinat de six jeunes enfants par leur père vivant des minima sociaux.

La BBC vient de faire paraître les résultats d'une étude qui le confirme : loin de disparaître, le système de classes britannique a simplement éclaté pour se reformer en un ensemble de strates sociales différent. Exit les vieilles distinctions entre l'aristocratie, la bourgeoisie et la classe ouvrière. À leur place, l'étude identifie sept niveaux allant de l'« élite » au « précariat » c'est-à-dire cette nouvelle classe de gens qui, tout en bas de l'échelle, ne vivent qu'avec un accès très limité aux capitaux économique, culturel et social. Entre ces deux extrêmes, l'étude distingue une « classe moyenne établie » traditionnelle, une « classe moyenne technique », les « nouveaux ouvriers aisés » et les travailleurs du « secteur des services émergents ».

La BBC précise que sa grande enquête sur les classes en Grande Bretagne —encadrée par des universitaires et sur le point d'être présentée mercredi devant l'association des sociologues britanniques— se fonde entre autres sur les réponses en ligne de plus de 160 000 personnes. Le choix des catégories ne s'est pas fait uniquement sur la base du revenu, mais également des habitudes alimentaires, des goûts musicaux, des pratiques de loisirs et de la participation aux médias sociaux.

La BBC s'est rendue compte que les réponses qu'elle a d'abord obtenues émanaient de « groupes sociaux éduqués ». Elle a donc commissionné une seconde étude visant un échantillon plus représentatif.

Après la guerre, les Britanniques pouvaient croire qu'ils avaient échappé à cette rigidité de classe illustrée par les fictions populaires comme *Downton Abbey*. La création de l'aide de l'état, suivie de l'accès à la culture pour tous dans les années soixante, semblaient avoir brisé ces vieilles barrières bien avant que Tony Blair, Premier ministre travailliste entre 1997 et 2007, ne vienne annoncer l'avènement de la méritocratie.

Mais en temps de crise, les tensions entre les nantis et ceux qui n'ont rien se ravivent, et on lit ici et là que l'obsession britannique pour les classes sociales est toujours bien vivante.

Toby Young par exemple, de l'hebdomadaire conservateur *Spectator*, décrivait un déjeuner dominical entre journalistes (lieu même où une oreille britannique bien entraînée a tôt fait d'identifier l'origine sociale de chacun) lors duquel « la conversation a inévitablement dévié sur les classes, et sur le fait que cette antique obsession britannique domine aujourd'hui la scène politique. »

Pour Toby Young, il est clairement faux de dire que la Grande-Bretagne est plus que les autres pays occidentaux régie par un système de classes, mais il reconnaît que les stéréotypes reviennent volontiers dans la bouche des Britanniques : « Nous disons à qui veut l'entendre que nous haïssons notre système de classes, mais nous ne pouvons nous empêcher de ressentir pour lui de l'affection narquoise / mêlée d'ironie. Cela fait partie de notre identité, et nous ne pouvons nous résoudre à nous en séparer. »

La question des classes peut surgir dans les contextes les plus inattendus : lors des Jeux Olympiques de l'an dernier, dont on s'accorde généralement pour dire que l'organisation par la Grande-Bretagne était une réussite, certains se seraient plaints du nombre disproportionné d'athlètes ayant fréquenté d'onéreuses écoles privées.

Et Sandie Shaw, chanteuse aux pieds nus des années soixante issue de la classe ouvrière, a récemment interpellé un comité parlementaire pour déplorer que seuls les enfants de parents riches pouvant leur offrir une éducation en école privée avaient une chance de faire carrière dans la musique aujourd'hui.

*blog du NYT consacré aux questions européennes.